

« Textes, objets, situations et formes de vie. Les niveaux de pertinence du plan de l'expression dans une sémiotique des cultures », in *Transversalité du Sens*, Denis Bertrand & Michel Costantini, dir., Paris, P.U.V., 2007.

SIGNES, TEXTES, OBJETS, SITUATIONS ET FORMES DE VIE

Les niveaux de pertinence sémiotique

La proposition qui suit est une contribution à l'élaboration d'une hiérarchie et d'un parcours d'intégration des niveaux de pertinence sémiotique.

Les niveaux pertinents du plan du contenu sont déjà connus, puisqu'ils correspondent au parcours génératif de la signification.

Si on part de l'*existence sémiotique*, pour reprendre une expression chère à A. J. Greimas, en ce qu'elle se détache sur le fond de l'« horizon ontique », ce plan existentiel, en somme, une fois modalisé (virtualisé, actualisé, etc.), est segmenté en niveaux d'analyse, et chacun de ces niveaux, converti en « contenus de signification », s'articule respectivement en structures élémentaires, en structures actantielles et narratives, en structures modales, thématiques, figuratives, etc. Quel que soit le statut qu'on accorde à cette déclinaison en niveaux d'articulation, ainsi qu'au parcours qui les réunit, il s'agit, dans tous les cas, des « niveaux de pertinence » pour une analyse du plan du contenu.

En revanche, pour ce qui concerne les niveaux pertinents du plan de l'expression, rien n'est moins clair aujourd'hui. On suppose qu'il faut s'appuyer pour commencer sur les modes du sensible, sur l'apparaître phénoménal et sa schématisation en formes sémiotiques, mais cela ne suffit pas à définir les niveaux de l'analyse, et, plus précisément sur la hiérarchie des sémiotiques-objets constitutives d'une culture. Si on part de l'« apparaître » des phénomènes qui s'offrent aux divers modes de la saisie sensible, on admet du même coup que le plan de l'expression présuppose une *expérience sémiotique*¹, et la solution qui pourrait en découler consisterait alors à s'interroger sur les niveaux de l'expérience, en se demandant sous quelles conditions ils peuvent être convertis en niveaux pertinents de l'analyse sémiotique.

¹ La distinction traditionnelle entre « expression » et « contenu », en tant que *formes* est ici en partie homologuée avec une distinction plus générale, entre « expérience » et « existence », en tant que *substances*. Cette homologation repose sur le principe général de l'« horizon ontique » de la signification : cet « horizon » peut être en effet saisi, au cours de la sémio-genèse, soit comme expérience, soit comme existence ; en d'autres termes, l'instance énonçante se pose soit comme une instance existentielle (dans un rapport existentiel avec le monde signifiant), soit comme une instance d'expérience (dans un rapport d'expérience avec ce même monde). Cette distinction peut être aussi rapportée à la double identité de l'actant, telle qu'elle est développée dans *Séma & soma. Les figures du corps* (J.F., Maisonneuve et Larose, 2004) : le Moi, support de l'expérience et promoteur de l'expression, et le Soi, support de l'existence et de l'élaboration des contenus de signification.

L'analyse de l'expression : le parcours d'intégration des niveaux de pertinence

DES SIGNES AUX TEXTES-ÉNONCÉS

Dans l'histoire récente de la sémiotique, c'est au cours des années soixante-dix que s'effectue le passage d'une sémiotique du signe à une sémiotique du texte. Définir comme niveau pertinent de l'analyse sémiotique le signe ou le texte, c'est décider de la dimension et de la nature de l'ensemble expressif à prendre en considération pour opérer les commutations, les segmentations et les catalyses qui dégageront les signifiés et les valeurs.

Dans un cas, cette dimension est celle des unités minimales (les *signes* ou les *figures*) et dans l'autre cas, celle des « ensembles signifiants » et des *textes-énoncés*.

Si on remonte aux expériences sous-jacentes, il s'agit, dans le premier cas, de sélectionner, identifier, reconnaître des figures pertinentes, alors que, dans le second cas, on tente de saisir une totalité qui se donne en entier, sous la forme matérielle de données textuelles (verbales ou non-verbales), et on s'efforce de l'interpréter : il ne s'agit plus alors d'identifier et de reconnaître, mais d'attribuer une direction signifiante, une intentionnalité.

Voilà donc deux niveaux de l'expérience, dont découlent deux types d'entités pertinentes : l'expérience *figurative* (et *iconique*) d'un côté, dont on extrait comme grandeurs pertinentes de l'expression des *signes*, et, de l'autre côté, l'expérience *textuelle*² (et *intentionnelle-interprétative*), dont on extrait comme grandeurs pertinentes de l'expression des *textes-énoncés*.

Une des conséquences les plus spectaculaires de ce changement de niveau de pertinence : l'invention de la « dimension plastique » des sémiotiques-objets, et notamment des « images ».

Si on sélectionne en effet comme niveau de pertinence celui des unités signifiantes élémentaires, signes ou figures de représentation, tous les aspects sensibles de l'image sont alors renvoyés à la substance, voire à la matière du plan de l'expression, et relèvent alors d'une étude de l'histoire des techniques et des pratiques picturales ; au mieux, et du point de vue de l'histoire de l'art, ces aspects sensibles et matériels pourront, s'ils présentent quelques régularités, être mis au compte d'une « esthétique » ou d'un « style ».

² « Figures » peut se gloser selon le cas comme, « unité minimale », « morphème », etc. « Texte » comprend aussi bien les textes verbaux que les textes non-verbaux, images ou autres.

Mais le passage au niveau de pertinence supérieur, celui du « texte-énoncé », intègre tout ou partie de ces éléments sensibles dans une « dimension plastique », et l'analyse sémiotique de cette dimension textuelle peut alors lui reconnaître ou lui affecter directement des formes de contenu, des axiologies, voire des rôles actantiels. En somme, les éléments sensibles et matériels de l'image ne deviennent pertinents d'un point de vue sémiotique qu'au niveau supérieur, c'est-à-dire au moment de leur intégration en « texte-énoncé ».

DU TEXTE À L'OBJET...ET À LA SITUATION

Un « texte-énoncé » est un ensemble de figures sémiotiques organisées en un ensemble homogène grâce à leur disposition sur un même support ou véhicule (uni-, bi- ou tri-dimensionnel) : le discours oral est unidimensionnel, les textes écrits et les images, bi-dimensionnels, et la langue des signes, tri-dimensionnelle. Globalement, le texte-énoncé se donne à saisir, du côté de l'expression, comme un *dispositif d'inscription*, si on accepte d'accorder à « inscription » une vaste extension.

Si on s'intéresse par exemple aux affiches et à l'affichage, il va de soi que cette définition du texte-énoncé convient à l'affiche, mais qu'elle ne peut rendre compte de l'affichage.

La difficulté que l'on rencontre à aborder l'affichage d'un point de vue sémiotique s'explique par la difficulté à prendre en charge le « résidu » substantiel, matériel, et apparemment hétérogène, ce qui reste une fois qu'on a isolé le « dispositif d'inscription ». L'étude de l'affiche, en effet, comme tous les autres modes de communication publicitaire et promotionnelle, a progressé selon le même parcours que les autres approches sémiotiques : depuis les premières analyses dites, selon le cas, « rhétoriques » ou « sémiologiques », et qui visaient à l'identification des unités minimales, verbales et iconiques, et à l'extraction de leurs valeurs dénotatives et connotatives, jusqu'à l'analyse plastique et figurative de leur composition globale, traitée comme un « icono-texte » unifié. Mais, pour parler d'affichage, il faudrait au moins pouvoir prendre en compte, en outre, les supports d'affichage, c'est-à-dire passer à une sémiotique des objets : les différentes sortes de panneaux, la colonne Wallace, le kiosque, ou la vitrine.

Les *objets*, en l'occurrence, sont des structures matérielles, dotées d'une morphologie, d'une fonctionnalité et d'une forme extérieure identifiable, dont l'ensemble est « destiné » à un usage ou une pratique plus ou moins spécialisés.

Mais on voit bien déjà que cette extension devra être poursuivie au-delà des objets-supports de l'affichage, car chacun d'eux est lui-même inséparable de l'environnement dans lequel il est implanté, et qui lui procure son efficacité énonciative et pragmatique : la rue, le mur, le trottoir, les couloirs et les quais du métro, etc.

Et cet « environnement » comprend aussi les parcours des spectateurs potentiels, leurs attentes et leurs compétences modales et passionnelles. S'intéresser à l'affichage, ce n'est donc pas seulement passer du *texte-énoncé* à l'*objet*, mais bientôt à l'ensemble de la *situation sémiotique* qui permet à l'affiche de fonctionner selon les règles de son propre genre, et de réguler notamment l'interaction avec les parcours et les usages des spectateurs³.

Un autre exemple permettra d'illustrer concrètement comment se fait l'intégration du texte à l'objet, et pourquoi ce déplacement en entraînera un autre, jusqu'à la situation.

C'est celui des tablettes d'argile à contenu commercial, juridique ou politique qui circulaient dans l'ancien Moyen-Orient⁴ ; parmi ces tablettes, certaines n'étaient pas destinées à l'échange communicatif, mais à l'archivage institutionnel :

- la tablette porte alors le texte du contrat commercial ou du traité diplomatique, ainsi que le sceau qui les légitime,
- mais elle est elle-même placée dans une enveloppe d'argile scellée, sur laquelle est inscrit le résumé plus ou moins étendu du texte déjà présent sur la tablette elle-même.

L'enveloppe est scellée par le proposant, en présence du destinataire, mais ne pourra être brisée que par un acteur « légitime », l'une des parties en présence, ou un tiers arbitre, juge ou administrateur. En outre, l'enveloppe n'est brisée qu'en cas de contestation de l'une des parties. Tout au long de la durée de la réalisation du contrat et du programme qu'il contient, et aussi longtemps que les parties se considèrent satisfaites, le contenu reste donc accessible à travers le résumé, qui permet de gérer l'archivage et de contrôler les trajets de l'objet au cours d'éventuelles manipulations. L'acte qui consiste à prendre connaissance de la proposition, et qui conduit à un éventuel arbitrage, coïncide alors avec l'ouverture de l'enveloppe.

La tablette porte donc le texte-énoncé de la proposition, ainsi que d'éventuelles marques d'énonciation énoncée, mais son enveloppe manifeste et pré-détermine directement les rôles et les actes énonciatifs requis : elle est scellée pour restreindre le champ des destinataires, et elle n'est ouverte que par celui qui a la compétence pour trancher un éventuel différend.

Il faut donc dans ce cas articuler ensemble d'un côté la lecture et l'interprétation du texte inscrit et, de l'autre, la manipulation de l'objet-support, qui est une des phases de l'interaction énonciative entre les partenaires de cet échange.

³ Si on considère par exemple le rôle d'une affiche apposée sur une vitrine de magasin, et qui annonce la disponibilité d'un nouveau produit ou d'un produit de saison, la relation énonciative propre à cette affiche sera nécessairement enchâssée dans une pratique plus complexe et hétérogène (« faire les courses », « se promener », en l'occurrence).

⁴ Exemple fourni par Isabelle Klock-Fontanille, lors de sa communication au colloque « Les écritures, entre support et surface », Limoges, novembre 2003, Actes à paraître à l'Harmattan.

Le cas est particulièrement intéressant du fait que le même texte (plus ou moins étendu ou condensé) est inscrit sur deux parties différentes de l'objet-support, la tablette et l'enveloppe, et que cette duplication de l'objet et de l'inscription (et pas du texte) permet d'enchâsser deux situations et deux thématiques de procès différentes :

- la proposition/ acceptation/ réalisation du contrat d'un côté (inscription sur la tablette), et
- la validation/archivage/vérification de l'autre (inscription sur l'enveloppe).

En d'autres termes, ce n'est pas le texte qui permet de faire la différence entre les deux types d'interactions énonciatives, mais bien la nature du support d'inscription, et, en l'occurrence la double morphologie de l'objet d'écriture.

L'objet d'écriture joue donc à cet égard deux rôles : d'un côté, il est le support du texte (surface d'inscription), et de l'autre, il est un des acteurs de la situation sémiotique (rôle participant à une pratique sociale) ; en outre, sa morphologie composite, qui détermine la manière dont on s'en saisit, contribue à la modalisation de l'inscription comme de la pratique.

- en tant que support, en effet, il modalise et contraint le système des inscriptions ;
- en tant qu'objet matériel, il présente certaines propriétés de consistance, de solidité relative, qui imposent une praxéologie spécifique pour l'accomplissement d'actes énonciatifs comme : demande de validation ou d'invalidation, vérification et décision juridique.

On voit alors apparaître ici un autre niveau de pertinence, qui est à l'interface entre celui des objets et celui des situations en général : celui des *pratiques*, ici pratiques d'écritures, pratiques commerciales, pratiques de manipulation d'objets.

L'expérience des objets est donc celle de « corps matériels », destinés à un double usage (supports d'empreintes, et manipulations pratiques), et l'expérience de ces corps-objets est convertie en formes de l'expression :

- d'un côté, une *forme syntaxique locale* (la surface ou le volume d'inscription), susceptible de recevoir des inscriptions signifiantes (en tant que support des « textes-énoncés »), et
- de l'autre une *forme syntaxique globale*, qui leur permet de jouer un rôle actantiel ou modal dans la situation, au niveau de pertinence supérieur, qui est d'abord celui des pratiques signifiantes.

En somme, même si les objets se donnent à saisir dans leur autonomie matérielle et sensible, leur fonctionnement sémiotique est inséparable aussi bien du niveau de pertinence inférieur (les textes-énoncés), que du niveau de pertinence supérieur, celui des pratiques.

Le cas des objets est significatif du principe sur lequel repose l'ensemble du parcours envisagé : un principe d'intégration progressif par l'intermédiaire des structures énonciatives. En effet, le texte-énoncé présente deux plans d'énonciation différents :

- l'énonciation « énoncée », inscrite dans le texte et sur la tablette, et

- l'énonciation présupposée, qui reste virtuelle et hypothétique ; c'est alors l'objet-support, avec sa tablette à inscrire, et avec son enveloppe à sceller et à briser, qui va « incarner » et manifester par ses propriétés matérielles, le type d'interaction énonciative pertinent (ici : proposer / accepter, puis contester / vérifier / arbitrer).

Bref, l'objet-support d'écriture intègre le texte en fournissant une structure de manifestation figurative aux divers aspects de son énonciation. Eu égard au texte-énoncé, ces propriétés de l'objet-support seront interprétées comme énonciatives ; mais en tant que telles, elles pourront faire l'objet d'une analyse parcourant l'ensemble des niveaux du parcours génératif (structures élémentaires, actantielles, modales, etc.)

Par ailleurs, en tant que corps matériel, cet objet est destiné à des pratiques et les usages de ces pratiques sont eux-mêmes des « énonciations » de l'objet ; à cet égard, l'objet lui-même ne peut porter que des traces de ces usages (inscriptions, usure, patine, etc.), c'est-à-dire des « empreintes énonciatives », leur « énonciation-usage » restant pour l'essentiel, et globalement, virtuelle et présupposée : il faudra donc là aussi passer au niveau supérieur, celui de la structure sémiotique des pratiques, pour trouver des manifestations observables de ces énonciations, elles-mêmes analysables selon les niveaux du contenu.

Toutefois, le caractère « matériel » du support ne signifie pas qu'il doit être obligatoirement tangible ; « matériel », doit être entendu ici au sens de Hjelmslev, c'est-à-dire comme substrat sensible des sémiotiques-objets. Si on compare par exemple les pratiques divinatoires des Romains et des Dogons, elles obéissent de toute évidence au même principe : définir dans l'espace naturel un support d'inscription avec ses limites et des directions, et interpréter les traversées d'animaux (l'oiseau pour les Romains, le renard pour les Dogons) dans la « grille » ainsi constituée ; pourtant la grille romaine (le *templum*) est projetée sur le ciel, alors que celle des Dogons est tracée sur le sol. La différence entre les deux supports matériels, l'un terrestre et solide, et l'autre aérien et intangible, est d'ordre sensible et substantiel, et elle induit même des différences dans les potentiels expressifs des deux supports formels : d'un côté, le *templum* peut exploiter une troisième dimension dans l'espace, et même des vitesses et des durées de passage, mais sans pouvoir garder trace de ces figures autrement que dans la mémoire visuelle ; de l'autre, la grille des Dogons ne peut exploiter que des traces de pas sur le sol.

Les deux « objets » d'écriture ont droit au même statut d'objet-support, bien que leur propriétés sensibles soient fort différentes.

DES OBJETS AUX SITUATIONS

Une *situation sémiotique* est une configuration hétérogène qui rassemble tous les éléments nécessaires à la production et à l'interprétation de la signification d'une interaction communicative.

Par exemple, pour comprendre la signification des inscriptions hiéroglyphiques monumentales en Egypte, il ne suffit pas d'en déchiffrer le texte, ni même d'en apprécier la taille et la disposition (verticale) : il faut aussi prendre en compte dans la situation les éléments spécifiques d'une communication avec les dieux, qui se manifeste en particulier par la hauteur et les proportions des inscriptions⁵.

Il doit être clair que la situation n'est pas le contexte, c'est-à-dire l'environnement plus ou moins explicatif du texte, qui serait alors considéré comme le seul niveau d'analyse pertinent, mais bien un autre type d'ensemble signifiant que le texte, un autre niveau de pertinence.

Mais ce qu'on appelle les *situations sémiotiques*, à la suite de Landowski, peut en fait être analysé en deux dimensions distinctes et hiérarchisées. Faire l'expérience d'une situation, en effet, peut s'entendre de deux manières :

- (i) soit comme l'expérience d'une interaction avec un texte, via ses supports matériels (c'est la situation dite, en général, et faute de mieux, de « communication »), ou avec un ou plusieurs objets, et qui s'organise autour d'une *pratique*,
- (ii) soit comme l'expérience de l'ajustement entre plusieurs interactions parallèles, entre plusieurs pratiques, complémentaires ou concurrentes (c'est la situation-conjoncture, rassemblant l'ensemble des pratiques et des circonstances pertinentes).

SITUATION-SCÈNE : LA SCÈNE PRÉDICATIVE DES PRATIQUES

Le premier type, actualisé dans une *pratique*, constitue la dimension *prédicative* de la situation (la « situation-scène », au sens où, dans la linguistique des années soixante, on parlait de la prédication verbale comme d'une « petite scène⁶ »).

La *dimension prédicative* de la situation s'obtient grâce à la conversion en dispositif d'expression sémiotique d'une *expérience pratique*.

La pratique est alors convertie en un ou plusieurs *procès* (un ou plusieurs prédicats), des actes d'énonciation qui impliquent des rôles actantiels, joués entre autres par le texte ou l'image eux-mêmes, par leur support, par des éléments de l'environnement, par le passant, l'utilisateur ou l'observateur, tout ce qui forme la « scène » typique d'une pratique. Elle consiste

⁵ Il en va de même des immenses traces organisées qu'on rencontre sur les plateaux andins, et qui, à cet égard, ont suscité les plus étranges spéculations (cf. le rôle accordé à d'éventuels visiteurs extraterrestres par certains « exégètes » férus de mystères et de sciences occultes).

⁶ Parler de la prédication comme d'une « scène », ainsi que le faisaient Tesnière, Fillmore, et comme le font bien d'autres aujourd'hui, consiste justement à restituer, au moment de définir un niveau d'analyse pertinent (celui de l'énoncé phrastique), une dimension d'expérience perceptive : la syntaxe phrastique est une forme pertinente du plan de l'expression, obtenue par conversion formelle de l'expérience d'une « scène ».

également en relations entre ces différents rôles, des relations modales, pour l'essentiel. L'ensemble : rôles, actes, et modalisation, constitue ce premier dispositif.

Les outils (comme l'*opinel*, selon Jean-Marie Floch⁷) fournissent l'exemple le plus simple de ce type de scène prédicative pratique : un objet, configuré en vue d'un certain usage, va jouer un rôle actantiel à l'intérieur d'une pratique technique (dont l'usage est l'actualisation énonciative) qui consiste en une action sur un segment du monde naturel : ce segment, l'outil et l'usager sont alors associés à l'intérieur d'une même scène prédicative, où le contenu sémantique du prédicat est fourni par la thématique de la pratique elle-même (tailler, couper, etc.), et où ces différents acteurs jouent les principaux rôles actantiels.

SITUATION-STRATÉGIE

La seconde dimension est *stratégique* (la « situation-stratégie »). « Stratégie » signifie ici que la situation sémiotique est plus ou moins prévisible, ou même programmable, et, plus généralement, que chaque scène prédicative doit s'ajuster⁸, dans l'espace et dans le temps, aux autres scènes et pratiques, concomitantes ou non-concomitantes.

L'expérience sous-jacente n'est donc plus celle d'une pratique particulière, mais celle de la « conjoncture », celle de la superposition, de la succession, du chevauchement ou de la concurrence entre pratiques.

La *dimension stratégique* résulte donc de la conversion en dispositif d'expression d'une *expérience de conjoncture et d'ajustement entre scènes prédicatives pratiques*. Elle consiste en un déploiement figuratif, spatial et temporel de la situation (notamment en termes d'ancrage déictique ou non-déictique), ainsi qu'en contraintes diverses (modales et isotopiques) inhérentes à l'ajustement à l'environnement

La *situation-stratégie* rassemble des pratiques pour en faire de nouveaux ensembles signifiants, plus ou moins prévisibles (des usages sociaux, des rites, des comportements complexes), que ce soit par programmation des parcours et de leurs intersections, ou par ajustement en temps réel⁹.

Revenons aux deux exemples que nous avons évoqués jusqu'ici. Dans le cas de l'affichage, chaque « scène » locale doit s'ajuster aux autres affichages, chaque « scène » locale doit en particulier s'articuler d'une manière ou d'une autre aux autres scènes, en les

⁷ Dans « Le couteau du bricoleur », *Identités visuelles*, Paris, Puf, 1995.

⁸ Sur la question de la stratégie, en sémiotique, et notamment sur la distinction entre stratégies de programmation et d'ajustement, voir Erik Bertin, « Penser la stratégie dans le champ de la communication. Une approche sémiotique », *NAS* n°89-90-91, Limoges, Pulim, 2003, ainsi que l'avant-propos d'Eric Landowski, « De la stratégie, entre programmation et ajustement ».

⁹ Il est possible de transformer ces situations stratégiques en « textes » : ce sont alors des recettes de cuisine, des modes d'emploi, des notices de montage, qui fonctionnent alors, par rapport aux situations elles-mêmes, comme des méta-discours ; le texte peut même être apposé sur l'objet, et on retrouve alors l'inscription et l'objet-support. Ce cas de figure indique clairement que le parcours des niveaux de pertinence est certes hiérarchique, mais pas unidirectionnel dans ses actualisations concrètes, puisqu'un niveau inférieur intégré (le texte) peut fonctionner comme méta-discours pour un niveau supérieur intégrant (la situation), *via* un niveau intermédiaire (l'objet).

ignorant, en les dominant, en les recouvrant, en les côtoyant, peu importe, mais aussi à l'ensemble des dispositifs topologiques et figuratifs constituant l'environnement.

Dans celui des objets d'écriture, comme les tablettes d'argile, l'objet fonctionne, par intégration au niveau supérieur, sur les deux dimensions dégagées ci-dessus.

Sur la dimension prédicative, puisqu'en tant que support l'objet est le dispositif d'expression des actes de proposition et d'acceptation de l'échange, ainsi que de vérification et d'arbitrage, par l'intermédiaire des deux actes « sceller » et « briser », qui appartiennent à la pratique.

Mais aussi sur la dimension stratégique, puisqu'il faut ici gérer la conjoncture de plusieurs scènes : la solidité matérielle de l'enveloppe (l'objet en tant que corps matériel) est un gage de résistance dans le temps et dans l'espace, résistance aux manipulations et au transport, mais aussi à toutes les tentations ou manœuvres plus ou moins indiscretes qui viseraient à détourner ou falsifier la proposition.

Cette « solidité » est, certes, une « promesse » de résistance et de pérennité, mais elle est surtout un facteur de tri entre, d'un côté, les porteurs et responsables de l'archivage et de la conservation qui peuvent mais ne doivent pas briser l'objet, et, de l'autre, les destinataires légitimes qui seuls sont habilités à le faire.

La notion de « situation » correspond finalement à deux niveaux de pertinence différents, celui des pratiques (sous la forme des scènes prédicatives), et celui des ajustements à l'environnement (sous la forme des stratégies).

DES STRATÉGIES AUX FORMES DE VIE

Un dernier pas doit être franchi, avec les *formes de vie*, qui subsument les *stratégies*. Une des études les plus célèbres de Jean-Marie Floch, celle qu'il a consacrée aux usagers du métro parisien¹⁰, nous permettra d'illustrer non seulement la pertinence de ce dernier niveau, mais aussi celle de l'ensemble de la hiérarchie des instances.

En effet, le problème traité par Jean-Marie Floch dans cette étude est celui des différentes attitudes-types que les usagers du métro adoptent à l'égard de la composition des itinéraires qui s'offrent à eux, et en particulier de l'ensemble de ce qu'on pourrait appeler les « zones critiques » et qui, à ce titre, doivent être « négociées » par ces usagers (comme on dit « négocier un virage ») pour les ajuster à leur propre parcours.

Ces zones critiques sont soit des discontinuités dans l'espace (des escaliers, des quais et des wagons, des zones encombrées), qu'on pourrait caractériser comme des « objets-lieux », mais aussi des objets plus spécifiques (des portillons, des poinçonneuses, etc.), des

¹⁰ Dans « Etes-vous arpenteurs ou somnambules ? », *Sémiotique, marketing et communication*, Paris, PUF, 1990.

« objets-machines » en somme, et enfin des objets qui ne sont que des supports pour des inscriptions de toutes sortes (signalétique, réglementation, publicité, etc.).

Les zones critiques font donc appel aux niveaux de pertinence inférieurs : signes et figures, textes et images, et surtout à plusieurs catégories d'objets, qui sont eux-mêmes hiérarchisés : les objets-lieux peuvent englober les objets-machines, qui peuvent eux-mêmes englober les objets-supports. A chacune de ces zones critiques, correspond une « scène prédicative » typique, dotée de prédicats spécifiques (informer, orienter, prescrire, interdire, séduire, persuader, etc.), et qui appartient à une pratique identifiable.

Mais ces zones sont « critiques » pour la simple raison qu'elles opposent des scènes concurrentes au parcours de déplacement de l'utilisateur, c'est-à-dire à une autre pratique : le problème à régler relève donc d'abord de la situation-stratégie, c'est-à-dire de l'ajustement entre scènes prédicatives et entre les pratiques sémiotiques afférentes.

Il apparaît alors que, selon que le parcours de l'utilisateur est continu ou discontinu, selon que son allure est rapide ou lente, selon que son rapport aux zones critiques est attentif ou inattentif, la stratégie prend des formes globalement distinctes. Floch en tire une typologie des usagers : arpenteurs, « pros », flâneurs et somnambules, qui co-habitent dans les couloirs du métro. L'*arpentage*, la *flânerie*, le *somnambulisme* et le *professionnalisme* sont donc des formes typiques extraites des stratégies d'ajustement entre le parcours propre de l'utilisateur et les contraintes, les propositions et les obstacles qui caractérisent l'ensemble des zones critiques de l'itinéraire.

On n'a donc plus seulement affaire à une situation ou à une stratégie, mais à une classe de stratégies, et une classe constituée sur deux critères liés par une relation semi-symbolique : des « styles » rythmiques, d'un côté, qui expriment, de l'autre, des « attitudes » de valorisation ou de dévalorisation des scènes-obstacles. Mais ces classes stratégiques elles-mêmes, et notamment en raison des isotopies qui les caractérisent, et qui sont de type modal et passionnel (selon le vouloir-faire, selon le savoir-faire, selon le devoir-faire, etc.), mais aussi en raison des traits rythmiques et stylistiques qui en constituent le dispositif d'expression, caractérisent autant un mode de vie en général qu'un usage spécifique réservé aux transports en commun : les mêmes critères d'identification fonctionneraient tout aussi bien pour d'autres parcours, et en d'autres lieux composites et complexes : l'exposition, l'hypermarché, la gare, le centre commercial, etc., ou même, pourquoi pas, le livre, le catalogue, le dictionnaire, ou le site internet.

En somme, le type figuratif du parcours, et la thématique qui définit le lieu sont très faiblement impliqués dans la caractérisation des *styles stratégiques* des usagers.

Et c'est justement pour cela qu'ils sont généralisables, et qu'ils peuvent tout aussi bien caractériser les usagers d'un supermarché, ou des styles de navigation virtuelle sur la toile. De fait, ces « styles stratégiques » appartiennent à des *formes de vie*, qui subsument les stratégies elles-mêmes, et qui dégagent les constantes d'une identité et de quelques « valences » à partir desquelles les usagers qualifient et valorisent les lieux, les itinéraires et leurs zones critiques.

Du point de vue du plan de l'expression, une *forme de vie* est donc la « déformation cohérente » obtenue par la répétition et par la régularité de l'ensemble des solutions stratégiques adoptées pour ajuster les scènes prédictives entre elles. Mais, comme par intégrations successives, le dernier niveau hérite de toutes les formes pertinentes antérieurement schématisées, une *forme de vie* comprendra aussi des figures, des textes-énoncés, des objets et des pratiques spécifiques.

Résumons l'analyse des usages du métro :

- (i) le métro est un lieu où, à l'évidence, les « *signes* » et figures de toutes natures prolifèrent et sollicitent tous les canaux sensoriels ;
- (ii) ces « *signes* » et figures sont organisés en « *textes-énoncés* » : règlements, affiches, pictogrammes, noms de directions et de stations, modes d'emploi de machines, énoncés d'avertissement ou d'information sur le trafic, etc. ;
- (iii) ces « *textes* » sont inscrits sur des « *objets* », des panneaux muraux, des portillons, des poinçonneuses, des pancartes, des murs, des écrans d'affichage électronique, etc. ;
- (iv) ces « *objets* » appartiennent chacun à une ou plusieurs « *pratiques* », composées de *scènes prédictives* successives, qui déterminent justement les « zones critiques » à négocier dans le parcours ;
- (v) ces « *scènes prédictives* » et ces pratiques doivent être ajustées d'un côté les unes avec les autres, et de l'autre avec le parcours de déplacement de l'utilisateur, selon un style de négociation qui caractérise la « *stratégie* » actuelle et provisoire de l'utilisateur ;
- (vi) la *stratégie* de l'utilisateur rejoint d'autres stratégies au sein d'une classe plus générale et plus stable dans le temps, et se donne à saisir comme une « *forme de vie* ».

L'expérience sous-jacente, le sentiment d'une identité de comportement, la perception d'une régularité dans un ensemble de procédures d'ajustement stratégique, est donc l'expérience d'un *ethos* ; cette expérience étant convertie en un dispositif d'expression pertinent (un style exprimant une attitude), elle donne lieu à une *forme de vie*, qui est alors susceptible d'intégrer la totalité des niveaux inférieurs pour produire globalement une configuration pertinente pour l'analyse des cultures.

L'analyse des contenus : le parcours génératif de la signification

MATIÈRES, SUBSTANCES ET FORMES DE L'EXPRESSION

Le parcours d'intégration que nous proposons ici repose sur un principe constant : la schématisation, à un niveau donné, des propriétés matérielles et sensibles qui étaient

considérées comme non pertinentes au niveau précédent. Globalement, il s'agit de la conversion d'une expérience (et d'une phénoménologie) en dispositif d'expression sémiotiquement pertinent, c'est-à-dire associé à un plan du contenu. Mais cette présentation par étapes masque un fait pourtant évident : dès le premier niveau d'expérience, toutes les propriétés matérielles et sensibles sont déjà présentes, toutes ensemble, dans un conglomérat qui correspond à la *matière de l'expression*.

Et c'est donc la recherche du niveau de pertinence optimal, pour chaque projet d'analyse, qui fait le partage entre d'un côté, les *instances formelles*, celles qui seront pertinentes pour le niveau retenu, et les *instances matérielles et sensibles*, celles qui ne le seront qu'au niveau suivant : on peut alors considérer que ces instances matérielles, ainsi sélectionnées par leur corrélation avec des instances formelles, constituent la *substance de l'expression*.

Globalement, le parcours de constitution du plan de l'expression présuppose la *matière* de l'expression, dont on extrait à chaque niveau une *forme* et une *substance*.

MULTI-MODALITÉ ET RÉOLUTION SYNCRÉTIQUE

A chaque niveau de pertinence, sont regroupés des modes de fonctionnement sémiotique (disons pour faire bref, des « codes » ou des « modalités » sémiotiques) de nature différente : le niveau des textes-énoncés peut associer par exemple du texte verbal et de l'image (c'est l'« icono-texte » de l'affiche) ; le niveau des pratiques peut associer des textes-énoncés, des gestes, des positions et des mouvements dans l'espace, des normes institutionnelles ou juridiques ; celui des situations-stratégie, et *a fortiori* celui des formes de vie, conjugue toutes sortes de fonctionnements sémiotiques qu'il doivent ajuster et intégrer.

Le parcours d'intégration, qui nous fait passer de la matière à la substance et de la substance à la forme, est donc un vaste processus de *résolution des hétérogénéités*, et en particulier de l'hétérogénéité des modes d'expression sémiotiques, et de leurs substances.

A chaque niveau de pertinence, on aboutit, à partir d'une hétérogénéité multi-modale, par conséquent à un *syncrétisme*. Le syncrétisme n'est assuré que si, à l'ensemble des modalités sémiotiques ainsi intégrées, on peut faire correspondre des structures de contenu cohérentes. La *résolution syncrétique* passe donc par la construction conjointe du parcours génératif de la signification.

Pour prendre un exemple banal, on sait que c'est en raison de leur relation aux supports et aux objets qui les portent, que les pictogrammes, même simplement informatifs, peuvent tout simplement « prédiquer », c'est-à-dire énoncer quelque chose pour un usager.

Le support matériel du pictogramme correspond à l'un des actants du prédicat, et le pictogramme, à un autre actant, ou à un circonstant du procès : c'est le cas, par exemple, du

pictogramme qui est inscrit sur les étiquettes de vêtements, et que l'on glose par l'énoncé « Lavage à 40° maximum ».

La « scène » prédicative englobe alors plusieurs rôles appartenant à plusieurs modes d'expression sémiotiques différents : le pictogramme exprime à la fois le prédicat (lavage) et un circonstant du procès (40°) qui s'applique en fait à un adjuvant (la chaleur) ; l'objet-support – le vêtement –, correspond à l'actant objet du procès ; l'utilisateur observateur – qui n'est pas obligatoirement l'utilisateur du vêtement – joue le rôle de l'actant sujet (opérateur) ; il faudrait en outre ajouter un rôle d'énonciation, le « prescripteur », qui reste impersonnel et seulement présumé, mais qui se manifeste à travers l'accrochage de l'étiquette (l'objet-support de l'inscription) sur le vêtement (l'objet matériel impliqué dans la pratique). L'image relève d'un mode sémiotique planaire et graphique ; le vêtement, d'un mode tri-dimensionnel et corporel ; l'utilisateur appartient au mode des pratiques quotidiennes ; le prescripteur, enfin, participe au mode des normes et prescriptions techniques, institutionnelles ou commerciales : ils appartiennent donc tous à des systèmes sémiotiques différents et déjà constitués, qui sont en quelque sorte « montés » et articulés ensemble dans la situation sémiotique.

Mais l'hétérogénéité de la situation se résout et se stabilise en une configuration unique dès qu'on considère que le pictogramme, pour « faire » quelque chose, et même tout simplement pour « signifier », doit s'intégrer à une *scène prédicative* dont chacun des rôles appartient à des modalités sémiotiques différentes : on reconstitue alors l'énonciation d'un prédicat, pris en charge par un acte de langage, dont les différents actants sont représentés par le pictogramme, le support, l'observateur, et l'étiquette.

De ce fait même, c'est la scène prédicative (issue d'une expérience pratique cohérente) qui assure le *synchrétisme* entre toutes ces modalités sémiotiques hétérogènes, parce qu'on peut lui associer une structure de contenu.

En somme, à chaque niveau, l'analyse prend en considération l'hétérogénéité des données dont il lui faut rendre compte, et elle convertit cet ensemble hétérogène en « ensemble signifiant » : ainsi, successivement, le texte, l'image, l'objet d'écriture, le panneau d'affichage, la scène prédicative de l'usage d'un objet ou d'une image, puis la stratégie d'ensemble sont traités comme des « ensembles signifiants », dont on peut proposer une description actantielle, modale, passionnelle, figurative et énonciative, quel que soit le niveau de pertinence où on se place.

Cette hiérarchisation des niveaux de pertinence n'est pas sans évoquer, au moins dans son principe, celle proposée par Wittgenstein dans les *Investigations Philosophiques* : l'unité linguistique est intégrée à un énoncé, qui est lui-même intégré dans un jeu de langage, lui-même enfin subsumé par une forme de vie. Mais, outre que les niveaux de pertinence ne sont pas identiques, ni par leur nombre, ni par leur définition, la différence principale tient au fait que chaque niveau de pertinence peut être abordé avec l'ensemble des éléments d'analyse du *parcours génératif du contenu* : il y a en effet du narratif, du modal, du passionnel et du figuratif en chacun de ces niveaux de pertinence.

Conclusion : la hiérarchie des niveaux de pertinence sémiotique

La présentation quasi-historique que nous avons faite pour commencer des niveaux d'analyse reflète en quelque sorte le parcours des préoccupations successives de deux ou trois générations de sémioticiens. En revanche, ce parcours n'implique pas obligatoirement que les niveaux de pertinence antérieurs, qui sont progressivement et provisoirement délaissés ne soient plus en aucune manière pertinents. Tout au contraire, on pourrait y voir une hiérarchie méthodologique de l'analyse.

Nous disposons actuellement de six niveaux : les signes ou figures, les textes-énoncés, les objets, les scènes et pratiques, les stratégies, et les formes de vie ; à chaque niveau, le principe de pertinence distingue une instance formelle-structurelle et une instance matérielle-sensible ; ainsi, chaque niveau [N+1] intègre l'instance matérielle-sensible du niveau [N] à son propre principe de pertinence.

On ne voit pas, en outre, comment chaque niveau de pertinence pourrait « inventer », pour son entour exclusif, de nouvelles propriétés matérielles et sensibles : les figures et les textes, aux niveaux inférieurs, sont déjà toujours plongés dans un univers phénoménal, matériel et sensible, dont la plupart des propriétés semblent alors n'entretenir aucun rapport avec eux. C'est justement la progressive élaboration de l'expérience qui dégage la déclinaison des niveaux successifs, et du même coup en révèle les liens avec les objets d'analyse de niveau inférieur : expérience figurative, expérience interprétative et textuelle, expérience pratique, expérience des conjonctures et des ajustements, expérience des styles et des comportements (éthos).

On pourrait donc considérer que ce parcours où se configurent progressivement des niveaux de pertinence, à partir d'un horizon matériel et sensible, est un *parcours génératif du plan de l'expression*. Ces niveaux sont tous constitués par des « ensembles signifiants », et l'analyse vise à en résoudre l'hétérogénéité au niveau supérieur.

TYPE D'EXPÉRIENCE	INSTANCES FORMELLES	INSTANCES MATÉRIELLES
Figurativité	<i>Signes</i> ↓	Prop. sensibles et mat. des figures
Interprétation	<i>Textes-énoncés</i> ▲ ↓	Prop. sens. et mat. des textes
Corporéité	<i>Objets</i> ▲ ↓	Prop. sens. et mat. des objets
Pratique	<i>Scènes prédicatives</i> ▲ ↓	Prop. sens. et mat. des pratiques
Conjoncture	<i>Stratégie</i> ▲ ↓	Prop. sens. et stylist. des stratégies
Ethos et comportement	<i>Forme de vie</i> ▲	Prop. sens. et mat. des formes de vie